Bâtisseurs tessinois dans le monde

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **30 (1984)**

Heft 3

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848468

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Bâtisseurs tessinois dans le monde

L'auteur Piero Bianconi
est né à Minusio le 31 mai 1899. Autodidacte, il devient instituteur au Tessin. Inscrit à l'Université de Fribourg, il obtient en 1933 un doctorat en lettres. Peu après, il assume la charge de «lecteur» à l'Université de Berne. En 1935, il rentre au Tessin et enseigne à l'Ecole Normale et au Lycée.
La participation et les mérites de Piero Bianconi ont joué un rôle important dans différents domaines de la culture tessinoise: de l'école (professeur d'histoire de l'art et langues française et italienne), à la presse (collaborateur auprès de divers journaux et revues); de l'art (auteur de monographies et biographies), à la littérature en prose.

Il m'est arrivé d'écrire, en m'amusant, que les Tessinois sont comme les choux: pour les faire prospérer, il faut les transplanter; ils réussissent beaucoup mieux éparpillés dans le monde que dans l'étroitesse de leurs maisons. Il est bien vrai qu'une moitié de l'histoire du Tessin est axée sur l'émigration, soit sur la diaspora qui a dispersé aux quatre coins de la terre les «gens de chez nous», ouvriers, maçons, paysans, restaurateurs, chercheurs d'or, etc.; une interminable foule de personnes anonymes, parmi lesquelles, de temps à autre, émerge une personnalité de grand format: un Pellegrini de Croglio, devenu président de l'Argentine, un Pedrazzini de Locarno, qui s'est enrichi en découvrant des mines d'argent au Mexique.
Un groupe particulier et illustre de cette émigration fut «les bâtisseurs et les architectes tessinois dans le monde», sans oublier les nombreux ouvriers du bâtiment, les entrepreneurs. Travail de prédilection des Tessinois dont émergent d'éminentes figures d'artistes, avec une continuité étonnante.
Pour éclairer ce phénomène, une pensée de Pascal: «Tant est grande la force de la coutume, que ...des pays sont tout de maçons d'autres tout de soldats...».

On exagère quand on parle (comme on le fait et on continue à le faire) d'une «Histoire de l'art tessinois»; à vrai dire il s'agit plutôt d'une tradition artisanale, qui dépasse les frontières du Tessin, comprenant la Lombardie septentrionale et qui représente dans l'histoire un phénomène imposant, grandiose.
Par paresse mentale, on tombe souvent dans l'erreur grossière et contraire à l'histoire, en parlant de tradition tessinoise, soit en faisant coïncider les limites de la situation politique actuelle, à celles qui étaient (et au fond sont toujours) l'essence même d'une communauté liée par le sang et la culture. On ne peut donc pas exclure de cette considération les artistes des régions de Valsolda et Côme; il s'agirait d'une mutilation absurde.
A noter que le peu d'excellents artistes et créateurs de chez nous s'insèrent dans l'histoire de l'art italien et contribuent activement à son développement; d'autres suivent avec plus ou moins de bonheur ce courant dominant, mais avec de fortes inflexions régionales. Les frontières politiques n'ont donc eu aucune importance; il suffit de penser par exemple aux bâtisseurs de Campione, cette enclave italienne au Tessin, au bord du lac de Lugano, qui est singulièrement le berceau de nombreux artistes. Personne, en étudiant ce phénomène, n'a jamais songé à exclure les maîtres de Campione qui, pendant plusieurs siècles, génération après génération, ont édifié le dôme de Modène, chef-d'oeuvre de l'architecture romane.
On vient de faire allusion à la période romane, qui restera marquée par une intense activité des Tessinois, en Italie et ailleurs. Une autre période tout aussi fructueuse se situe entre la fin du XVIe siècle et la moitié du XVIIe, surtout à Rome, précédant l'ère néo-classique, qui s'est concrétisée par des

Façade de la basilique Saint-Pierre, à droite le célèbre obélisque

Fresque se trouvant à la bibliothèque vaticane, rappelant les travaux d'érection de l'obélisque.

œuvres jamais égalées en Russie et à Milan.
Dans le bref exposé qui suit, on traitera de ces derniers aspects, sans pour autant oublier l'activité des Tessinois en Europe du Nord.
Il convient de signaler une étude récente sur l'œuvre des Tessinois en Pologne[1], étude qui contribue à mettre en exergue des aspects souvent méconnus de la propagation de leur art.
Au début du XVIIIe siècle, l'architecte Domenico Trezzini de Astano réalisa complètement, dans le marais de la Neva, par ordre de Pierre le Grand, la ville de Saint-Pétersbourg:
«En nivelant des terrains, en creusant des canaux et en bâtissant églises et palais», il en fit un site admirable, un modèle d'urbanisme.
Un siècle plus tard, toujours en Russie, un autre Domenico, Gilardi de Montagnola, participa, tout d'abord au côté de son père Gianbattista, à la reconstruction de Moscou, après l'incendie qui ravagea la ville en 1812, lors de l'avance des troupes de Napoléon. Il fut reconnu comme le «deuxième fondateur» de la ville.

En remontant le temps, vers la fin du XVIe siècle, on rencontre à Rome un troisième Domenico. Il s'agit de Domenico Fontana de Melide (1543–1607), véritable génie de l'urbanisme. Sous le pontificat du pape Sixte V, il traça, de façon hardie, les grandes routes qui relient les basiliques romaines et, pour en déterminer les limites, il érigea des obélisques. Un contemporain a dit de lui: «Il créa ces rues s'allongeant d'un bout à l'autre de la ville sans égards pour les monts et les vallées qui la composaient, il fit aplanir les uns et combler les autres...».

De tous les obélisques, le plus célèbre est, à juste titre, celui qui se trouve à la place Saint-Pierre, œuvre exceptionnelle à résonance européenne qui apporta à Fontana richesses et honneurs. Il fut nommé chevalier et reçu du pape, qui lui accordait une confiance illimitée, un collier en or somptueux. Le récit de ces travaux est conservé dans un ouvrage minutieusement illustré, où l'on découvre sur de grands tableaux tous les détails de l'œuvre et des moyens utilisés: manière de travailler, équipements des ouvriers, arnachement des chevaux, outillage tels que cordes, grands «châteaux» en bois, machines qui servirent au transport et à l'érection de l'énorme aiguille en granit, qui porte, à la base, le nom de Fontana et de son pays d'origine.
Fontana construisit le palais du Latran, la chapelle Sixtine, la bibliothèque vaticane, des fontaines monumentales et des ponts.
Il fut le premier de nombreux Tes-

[1] Marius Karpowicz, Artisti ticinesi in Polonia nel'600, Repubblica e Cantone del Ticino, 1983.

sinois de la ville éternelle qui, durant un siècle (de la mort de Michelange à celle de Borromini), y assurèrent la prédominance architecturale: «Jene Kolonie von Tessinern, welche Rom seine jetzige Gestalt gab» écriva Burckhardt dans son Cicerone en 1855 (cette colonie de Tessinois qui fournit à Rome son éclat actuel).

Un des disciples et collaborateurs de Fontana fut Carlo Maderno di Capolago (1556–1629), le fils d'une de ses soeurs.

Après le départ de Fontana pour Naples, Maderno devint l'architecte en titre du Vatican. Il s'engagea activement, mettant en valeur son style personnel.

Il suffit de rappeler la façade célèbre de l'église de Sainte-Susanne, qui enchante par le jeu de saillies, de clairs-obscurs, le goût du baroque qui tranche après la rigueur contre-réformiste du maniérisme.

La liste des oeuvres de Maderno, à Rome et ailleurs, serait trop longue à exposer, mais il convient de citer les merveilleux palais Mattei et Barberini, la touche finale apportée à la Basilique Saint-Pierre, dont il transforma les fondations établies par Michelange. Il excellait dans chaque oeuvre où sa liberté d'action était totale, par exemple en érigeant la lumineuse entrée dotée d'une voûte en stucs; moins belle peut-être, l'énorme façade qui domine la place Saint-Pierre.

Entrée de la basilique Saint-Pierre.
La voûte en stucs.

Les mots et l'espace manquent pour parler dignement d'un des plus grands artistes de l'époque baroque, Francesco Borromini de Bissone (1599–1667), qui fut le protégé de Maderno, lors de ses débuts à Rome.

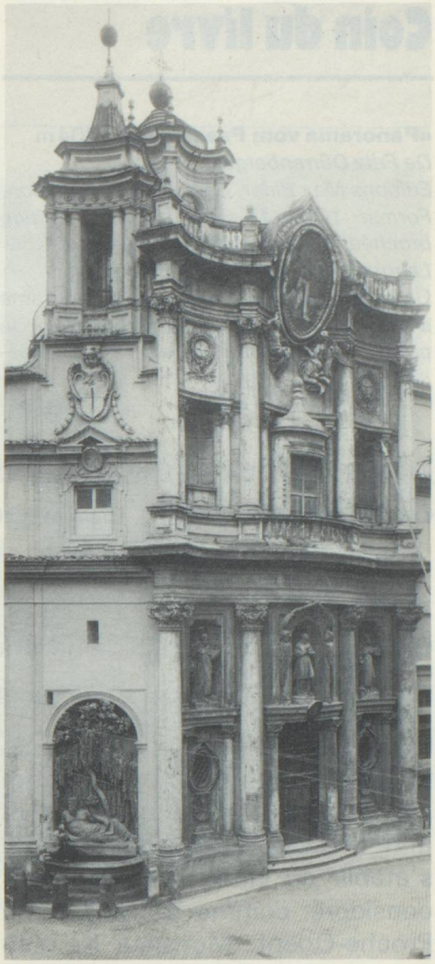
Parmi les chefs-d'oeuvres de cet architecte doué d'une surprenante fantaisie, il faut admirer son profond savoir artisanal, l'expérience héritée d'une longue tradition tessinoise.

Eglises, oratoires, palais, décoration d'intérieur, telle celle réalisée pour la petite église Saint-Charles aux Quatre Fontaines, sa première oeuvre, dont la façade porte la date de son décès, l'oratoire des Filippini et celui de Propaganda Fide, la transformation de l'intérieur de San Giovanni en Latran et la «souriante église de Sant'Ivo alla Sapienza», dont le clocher, surmonté d'un lanterneau, orne d'un côté notre plus récent billet de cents francs, alors que de l'autre on trouve l'effigie de Borromini.

Toujours à Rome, il ne faut pas oublier un grand peintre, contemporain de Borromini, Giovanni Serodine d'Ascona (1600–1630), dont l'oeuvre la plus connue est la grande nef de l'église de sa ville natale.

La période néoclassique, fin du 17e et début du 18e, fut féconde pour les architectes tessinois, surtout à Milan, ce chef-lieu du Nord de l'Italie.

Des vastes projets architecturaux de l'Empereur Bonaparte, il ne reste aujourd'hui que l'ambitieuse Arena (1807), oeuvre de Luigi Canonica de Tesserete, architecte d'Etat. Mais il ne fut pas le seul grand de cette époque; on trouve également Giacomo Albertolli de



La façade de l'église Saint-Charles aux quatre fontaines.

Bedano, Simone Cantoni de Muggio et d'autres de moindre renom, pour donner une idée de cette période exceptionnelle.

Il serait aisé mais fastidieux de continuer l'énumération, en Italie et dans le monde des oeuvres accomplies, c'est pourquoi nous ne citerons que Gaspare Fossati de Morcote, actif à Constantinople, où il s'employa à restaurer l'église Sainte Sophie, voire encore, pour revenir en Italie, Giuseppe Frizzi de Minusio, dont la majorité des oeuvres à été édifié à Turin.

Puissent ces brèves indications vous servir de point de départ pour une approche plus détaillée de cette longue et glorieuse tradition du Tessin, un «pays tout de maçons...».